

CHAPITRE PREMIER

— Arrête. Pas maintenant !

Jean François Lemoël ne put retenir un soupir déçu.

Remontant la couette jusqu'à son menton il s'appliqua à écouter le silence. A dire vrai ce n'était pas un « vrai » silence ; certes la colère du vent glacé qui avait mugé toute la nuit avait cessé peu après quatre heures mais il y avait bien d'autres bruits ; parfois le chalet d'altitude donnait l'impression de craquer de toutes ses poutres. Dans le dortoir du haut s'entassait dans une promiscuité complice une dizaine de jeunes ; ils avaient parlé, chanté et débouché moult canettes de bière une bonne partie de la nuit. Ils pouvaient se le permettre: pour eux, l'ascension du Kùpferberg s'était achevée par une réussite ; demain ils commenceraient leur redescente vers la vallée.

Une entêtante odeur de feu de bois flottait dans la petite chambre.

Contre lui, Jeff sentait la hanche de sa jeune compagne. Ce simple contact mettait le feu à ses sens depuis qu'il s'était réveillé. Le corps de Jennifer diffusait une sorte de tiédeur spécifique, animale, qui l'avait toujours transporté. Elle et lui se connaissaient depuis deux ans maintenant ; certes ils ne vivaient pas ensemble, elle travaillant à Nantes et lui dans le XVIIIème, mais une même passion de la montagne les unissait. Ils se retrouvaient deux fois l'an l'un et l'autre au pied du grand glacier, affamés d'avoir été sevrés d'amour. Dire qu'ils se jetaient l'un sur l'autre dans la première chambre d'hôtel venue n'aurait pas été mentir.

La *rando* ou l'escalade venait après... Bien sûr.

En plus ils s'accordaient parfaitement et bien des projets d'ascension avaient capoté au creux de leur lit...

Jean François, les yeux grands ouverts sur le noir absolu ne put se retenir d'effleurer l'épaule de sa compagne du bout des doigts. Une caresse à peine esquissée et qui en appelait bien d'autres. Avec joie il la sentit frémir doucement et les idées les plus folles recommencèrent à tourbillonner dans sa tête. Il avait faim d'elle ; il lui fallait la prendre, là, tout de suite sinon il ne retrouverait plus le sommeil.

Soudain la jeune femme qui lui tournait le dos prit sa main et l'écarta d'elle avec suffisamment de vivacité pour lui faire comprendre l'inutilité d'un nouvel essai.

— Mais pourquoi ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Demain, on marche et tu le sais très bien.

Il déposa un lent baiser dans son cou et sentit la jeune femme se raidir.

— Et alors ? Vois pas le rapport !

— Alors j'ai besoin de toutes mes forces.

Il fronça les sourcils et chercha à comprendre. Que diable à vingt-sept ans on ne perdait pas ses forces pour avoir fait l'amour...

— C'est idiot ce que tu dis, lui glissa-t-il dans l'oreille.

— Peut-être mais c'est comme ça !

Il enfouit son visage dans ses courts cheveux auburn. Il aimait sentir le parfum un peu musqué de sa jeune compagne. Une sorte d'attraction charnelle, toujours renouvelée et qu'il ne s'expliquait pas. Pourquoi elle ? Seulement elle ?

— D’abord quelle heure est-il ? soupira Jennifer Vauchamp d’une voix encore ensommeillée.

Il replia son poignet dans le noir, ne discerna pas le scintillement discret des aiguilles et avoua :

— Désolé, j’ai laissé ma montre sur mon sac.

Elle se tortilla pour écarter d’elle un contact qu’elle sentait de plus en plus impérieux.

— Laisse-moi Jeff, laisse moi dormir encore.

— Et... ensuite ? chuchota-t-il vibrant déjà d’un espoir tout neuf.

— Ensuite on marche !

Sa déception lui fit pousser un tel soupir qu’un gloussement moqueur le souligna dans le noir. On commençait à entendre maintenant les lattes du plancher craquer au-dessus de leur tête.

...Ils se réveillent, pensa-t-il, voyant ainsi ses derniers espoirs d’étreinte furtive s’échapper à tire d’elle.

A cet instant trois coups frappés avec rudesse sur la porte de planches les firent sursauter tous deux.

— Quatre heures ! Le café est servi dans la grande salle !

La voix rugueuse à l’accent heurté avait l’air de charrier tous les cailloux des torrents des Hautes Alpes.

Les pas de l’homme qui allait être leur guide sonnèrent sur les marches de bois. Dans le dortoir du haut quelqu’un avait branché une radio qui diffusait des airs tyroliens ; des rires et des bribes de conversation en français en allemand et en italien filtraient par instant.

Jeff se leva d’un coup de rein, frissonnant déjà bien qu’il régnât dans la minuscule chambre une tiédeur de bon aloi.

— Tu vois on aurait eu le temps, regretta-t-il.

Jennifer posa ses pieds sur le plancher et frissonna à son tour.

— Le temps ! Le temps ! Quel temps ? J’ai horreur de l’amour à la sauvette et tu le sais bien.

Il tâtonna, trouva l’interrupteur et l’unique ampoule inonda la chambre d’une lumière avare. La jeune femme se leva et commença à s’habiller à son tour à la lueur changeante ; le chalet n’était alimenté en électricité que par un groupe électrogène qu’on ne démarrait que lorsque grimpeurs et randonneurs commençaient à se préparer et sous la lueur rougeâtre, ses cheveux de feu paraissaient saupoudrés d’une sorte de poussière d’or. Tout en pêchant sa veste matelassée jetée la veille à la diable sur le sol Jean François Lemoël ne put s’empêcher de lorgner sur Jennifer ; il n’apercevait la jeune femme que de trois quarts mais l’ombre qu’elle projetait sur les murs lui semblait la chose la plus érotique qu’il ait jamais vue. C’était sacrément vrai qu’elle avait de jolis seins. Un peu lourds peut-être ; ils frémissaient avec un léger temps de retard au moindre de ses mouvements, comme animés d’une vie propre.

— Arrête de me regarder comme ça, ça me gêne, finit-elle par dire. On dirait un chien qui a trouvé un os ! Va m’attendre en bas.

C’était dit d’un ton sans équivoque ; résigné et philosophe, il empoigna son sac de marche, rafla son piolet, pêcha au passage ses chaussures à crampons pour la glace et ouvrit la porte.

Il y avait déjà foule en bas ; jamais il n’aurait pu croire que le refuge juché en bordure du sérac eut pu abriter tant de monde. Jeff n’était pas polyglotte et répondit de son mieux aux joyeux ‘‘Bonjour ! Morgen ! Morning ! Hi ! Bongiorno ! qui saluèrent son apparition. Le feu qui avait brasillé toute la nuit avait été ranimé quelques minutes plus tôt et pétillait avec entrain dans l’âtre de grosses pierres noircies et luisantes de suie. Jeff repéra tout de suite son guide qui

l'attendait, un bol fumant à la main. Celui-ci, un homme trapu, les joues et le menton bleuis d'une barbe épaisse de plusieurs jours lui dédia un bref sourire avant de découper une tranche d'un jambon suspendu au-dessus de la huche:

— Madame n'est pas là...

— Elle arrive... Elle finit de s'habiller.

L'homme enveloppa Jeff de son regard bleu qui surprenait toujours lorsqu'on le voyait le cheveu, la barbe et les sourcils plus noirs que la nuit.

— On part dans une demi-heure.

— Elle sera prête.

Le montagnard haussa les épaules. En fait il avait pensé "Je pars dans une demi-heure ! Quant à vous, vous faites ce que vous voulez". Ce n'était pourtant pas un homme désagréable mais il avait la rudesse des siens et la sobriété de son langage trahissait son habitude de vivre en solitaire.

Jeff l'observa un moment au travers de la vapeur qui s'élevait de son bol de café. L'homme mâchait doucement et semblait déjà l'avoir oublié.

— Comment est la course ? demanda Jeff plus dans un souci de convivialité que d'information car il avait étudié l'itinéraire des soirées durant avant de se décider à faire cette ascension.

— Vous avez vu la carte hier. Ah, voilà votre dame !

Jennifer venait d'apparaître, déclenchant une nouvelle avalanche de Morgen, Morning, Bonjour...et même un bref sifflet probablement de source italienne. Elle vint vers eux, tout sourire, titubant un peu sur ses crampons.

— Ca commence par du plat, lâcha soudain le guide avec sa brusquerie coutumière. Environ une heure. Ensuite on arrive au glacier. Là, on monte. C'est assez dur. Parvenu sur la "table": une pause. On s'encorde. Départ ! Je prends la tête ; vous suivez. Deux heures de marche sur le sérac. D'abord plus de glace que de neige, ensuite plus de neige que de glace. Deux haltes de vingt minutes. Vers midi on atteindra le Dolfüss. L'après-midi repos. J'aurai besoin d'un coup de main pour allumer le feu et faire la tambouille. Attention: pas d'électricité là-haut ; j'espère que vous avez des lampes. Demain réveil trois heures, départ à cinq ; nous atteindrons le sommet vers une heure de l'après-midi. Photos et on redescend aussitôt.

L'homme avala une bouchée et conclut du ton qu'il aurait pris pour se parler à lui-même:

— Tout ça si la météo ne change pas. Dans le cas contraire on s'arrête au Dolfüss et on patiente.

Jeff hocha la tête ; derrière lui Jennifer sirotait son café brûlant à petits coups prudents. La crème dont elle s'était enduite le visage lui donnait le teint blafard d'un personnage de pantomime. Elle intercepta le regard de Jeff.

— Quelque chose ne va pas ?

— Tu aurais dû mettre moins de potion magique. 'Parait que, les U.V c'est bon pour les taches de rousseur.

— Très drôle ! gronda-t-elle, le nez dans son bol. Toi, dans une heure tu seras aussi rouge qu'un homard.

Un grand vent froid envahit la pièce lorsque le premier groupe de randonneurs ou d'alpinistes ouvrit la porte pour quitter le chalet. Toujours pratique, Jennifer avait attaché ses moufles à une courte cordelière aux manches de son anorak rouge et celle-ci ballotaient en tous sens jusqu'à ce que l'une d'elle achève sa trajectoire dans son bol de café.

— Si tu ris je t'étrangle ! promit-elle.

Le guide se détourna comme s'il n'avait rien vu.

Vingt minutes plus tard, harnachés de pied en cap, piolet en main, ils sortirent à la queue leu leu, suffoquant sous la brusque morsure du froid. Jeff rabattit ses lunettes sur ses yeux avant que les larmes ne brouillent sa vision. Il faisait encore nuit et le ciel, clouté d'étoiles, diffusait une avare lumière qui faisait ressortir en l'amplifiant le relief torturé du sombre chaos de rocs. Le cirque glaciaire les encerclait mais les sommets enneigés se dissimulaient encore dans l'ombre épaisse.

D'un même regard Jeff et Jennifer cherchèrent l'énorme masse du Küpferberg des yeux, déçu de ne pas le voir à la place où leurs souvenirs l'avaient laissé la veille au soir.

— Prêts ? Alors c'est parti ! lâcha le guide sans même attendre la réponse.

Leur tournant immédiatement le dos, il commença à marcher avec une lenteur pesante sur l'étroit chemin pentu et ses deux "clients" lui emboitèrent le pas, Jeff fermant la marche. Avec son énorme sac d'où dépassaient de longues tiges d'aluminium, le guide progressait avec lenteur, s'appliquant à garder son souffle malgré l'altitude. On aurait dit un énorme hanneton gravissant la montagne. Et il en serait ainsi des heures durant.

Jeff s'était souvent demandé pourquoi il s'imposait cela. Il n'avait jamais pu l'expliquer. Quelque chose l'attirait dans ces montagnes, quelque chose qu'il ne comprenait pas. Ce qui l'émerveillait et le rassurait tout à la fois c'était que Jennifer partageait sa mystérieuse passion.

Voilà qui était bien étrange.

Vers six heures, le guide marqua une pause. Il s'était arrêté sans rien dire et ils avaient failli buter sur lui. Le sentier longeait alors un surplomb enneigé et ils s'étaient contentés de s'adosser à la paroi, fouillant inutilement des yeux l'invisible gouffre qui s'ouvrait sous leurs pieds. A l'est, près des sommets dentelés venait d'éclorre une sorte de fleur rayonnante. Le soleil allait se lever, révélant à leurs yeux le monde qu'il venait de recréer pour eux.

Sans mot dire, le montagnard reprit son chemin.

Quelques minutes plus tard, sans se concerter, Jennifer et Jeff songèrent qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus somptueux que ce panorama enneigé, le glacier qui miroitait sous les premiers rayons, la pureté virginale des sommets et ces pentes que personne ne semblait avoir jamais foulé. Au-delà des à-pics vertigineux plongeant vers la vallée stagnait la fumée bleutée des cheminées.

— On s'arrête, décida soudain le montagnard. La glace commence ici.

De fait ils s'étaient laborieusement approchés d'une sorte de falaise translucide qui s'élevait au-delà de l'inévitable moraine.

— Reprenez votre souffle, on va descendre et remonter sur la glace ; le chemin s'arrête ici.

En jurant sourdement pour exprimer sa réprobation, le montagnard shoota dans une boîte de coca abandonnée là, haussa les épaules et planta son piolet dans la glace.

Jeff s'étonna soudain que Jennifer n'ait pas dit un mot depuis le refuge.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je ne sais pas: une sorte de pressentiment...C'est idiot !

— Sûrement. Que diable ce n'est pas l'Annapurna !

Deux heures plus tard après une ascension qui demanda à Jennifer et son compagnon d'user de toutes les ressources nées de leur expérience, ils parvinrent à se hisser sur le glacier.

Le guide les y attendait ; assis sur le rebord du sérac il balançait ses jambes dans le vide tout en observant une couronne de nuages nacrés coiffer le Küpferberg. Le souffle court, Jeff se retourna

— Ça va, toi ?

La jeune femme prit une vaste inspiration. Derrière la vitre de ses lunettes, il devina son regard clair. A la manière dont ses yeux étaient plissés, il sut qu'elle lui souriait.

— On a fait pire, rappela-t-elle au travers de la cagoule qui lui masquait le visage.

— Vous êtes prêts ? On y va !

Et le montagnard reprit sa route. Derrière lui Jeff pensait qu'il aurait bien pu les laisser souffler une dizaine de minutes avant de lui emboîter le pas.

Ils marchèrent ainsi encore près d'une heure, progressant avec lenteur et régularité. Une brusque nappe de brouillard les enveloppa fugitivement avant de dériver vers la vallée. Les névés se faisaient de plus en plus nombreux maintenant et auraient pu faciliter leur avance mais le guide conservait la même cadence, pire qu'un métronome.

Vers huit heures, alors que le tapis de neige s'épaississait de plus en plus sur le sérac le montagnard s'arrêta brusquement, ficha son piolet dans la poudreuse et se débarrassa de son sac en deux coups d'épaule.

— Maintenant on s'encorde: il y a plein de rimaye jusqu'à la cataracte. Il nous faut tous redoubler d'attention.

— La cataracte ? A cette altitude ? s'étonna Jeff.

Mais le guide se borna à montrer d'un signe de son menton barbu un ressaut de glace qui ressemblait à une large cascade pétrifiée.

Jeff et Jennifer acquiescèrent et ceignirent leur ceinturon tandis que le Montagnard extirpait de son sac une glène soigneusement lovée. Chacun passa le cordage dans la boucle.

Jeff contemplait le long glacis enneigé, brutalement sectionné par une moraine chaotique. Plus haut la montagne étageait ses gradins de neige jusqu'au ciel immensément bleu. De là où ils étaient, ils n'apercevaient plus le Küpferberg ; en fait ils ne le reverraient que le lendemain lorsqu'ils auraient franchi la ligne de crête du Dolfüss.

L'immense glacier, devenu aveuglant avec le soleil, dessinait un zigzag nacré vers les profondes gorges qui l'avaient enfanté.

— Mais tu rêves, Jeff !

— Non. Je trouve ça beau. Simplement beau. Il n'y a pas de mot pour dire ce que je ressens. C'est comm...

— On repart ! Suivez !

Tous trois se remirent en marche.

Le guide n'avait pas menti: ils durent contourner plusieurs crevasses à la vertigineuse profondeur. La neige s'était entassée au fond et dessinait comme une sorte de rivière figée entre deux parois translucides bleutées. Impressionnant.

Une heure plus tard approximativement le montagnard s'arrêta net, aussitôt imité par les deux autres. Il sembla hésiter, fouiller la neige et la glace des yeux et du manche de son piolet. Finalement il prit le parti de revenir sur ses pas.

— Pas par ici, j'ai dû dévier: la rimaye est trop large...

Il entraîna Jeff et Jennifer sur la droite, contourna un énorme cristal de glace et remonta vers l'ouest. Enfin, alors que ses deux compagnons presque à bout de souffle suaient sang et eau il s'exclama:

— Nous y voilà !

Jeff et sa compagne s'approchèrent. La crevasse était invisible à plus de dix mètres ; l'épaisseur de neige la dissimulait parfaitement ; seul un avion aurait pu la déceler. Elle n'en avait pas moins plusieurs centaines de mètres de longueur et près de six mètres de large. Jeff s'approcha pour tenter d'en déceler le fond.

Orientée sud-est nord-ouest les rayons du soleil ne parvenaient pas à en faire sortir les parois de l'ombre et le fond se perdait dans une sorte de magma bleuté. Ici la glace était inégale et des tranchants avaient subsisté lorsqu'au fil des siècles les blocs s'étaient morcelés.

Jennifer sentit son cœur battre plus vite. Elle aimait tout dans l'alpinisme, même les descentes en rappel, même les épuisantes ascensions au piolet, mais s'il y avait une chose qu'elle avait toujours abhorré, c'était le passage des crevasses, ces sortes de coups de sabre infligés par dame Nature dans la profondeur des glaciers.

Tandis que Jeff sautait sur place pour ne pas se refroidir, elle contempla pensivement le guide assujettir bout à bout les montants de l'étroite échelle ; celle-ci faisait presque le double de la largeur du gouffre lorsqu'il redressa la légère structure.

— Un coup de main !

C'était plus un ordre qu'une demande.

Docile, Jeff se précipita, tous deux portèrent l'échelle-passerelle jusqu'au bord de la crevasse et joignirent leurs efforts pour qu'elle ne retombe pas trop brutalement. De toute façon à cet endroit l'épaisseur de neige était telle que le choc n'aurait pu être que bénin.

Le guide frotta ses mouffles l'une contre l'autre pour en faire tomber la poudreuse.

— Je passe le premier et je vous assure. C'est bon pour vous ?

— C'est bon, répondit Jeff exhalant un nuage de condensation...

L'homme avança d'un pas, assura son équilibre et effectua le pas suivant. Jeff sentit brusquement sa compagne près de lui.

— Je me demande si on aperçoit le refuge d'ici, fit-il.

Comme elle ne répondait pas il lui jeta un regard de biais.

— Quelque chose ne va pas ? Tu ne dis rien.

— Je n'aime pas ces franchissements de rimaye... Ca m'a toujours posé problème.

Il se retint de rire et posa la main sur son épaule.

— Ce n'est pas la première crevasse que tu franchis avec moi, souviens toi, les Montets, les Grandes Jorasses, les Drus...

— Oui. Mais ça me fait toujours le même effet. Tu sais, Jeff, dés fois je pense que j'ai le vertige.

Il éclata d'un rire bref et joyeux.

— Une alpiniste qui a le vertige, mais ça ne s'est jamais vu ! Allons, tout cela est idiot. Quand tu seras sur la passerelle, regarde l'ours qui nous sert de guide et pas en bas. Appliques toi à conserver ton équilibre, de toute façon, tu es assurée des deux côtés.

— C'est cette étrange impression qui me serre la gorge depuis le refuge.

— N'y fais pas attention. Tout le monde a un jour éprouvé cela dans un départ de course.

— Je sais, c'est idiot, mais je me sens bizarre.

— Voilà pourquoi il fallait faire l'amour avant de quitter le refuge.

Comme elle haussait les épaules, la voix tonnante brutalement dans le silence absolu empêcha toute répartie.

— A vous Madame. Faites bien attention et on n'est pas pressé.

— Allez, Jennifer, l'encouragea Jeff, fais lui voir ce que tu sais faire.

La jeune femme posa un pied sur l'étroite passerelle, serra les dents et avança d'un pas. Comme son compagnon le lui avait prescrit elle s'efforça de regarder le guide, seulement le guide. Celui-ci l'attendait, brassant la corde à mesure qu'elle progressait.

Et il lui sembla soudain loin, loin, si loin, au bout du monde. Son cœur commençait à s'emballer. Elle cessa de bouger, ferma les yeux et s'appliqua à respirer avec lenteur.

— C'est bien, Jennifer, continue ! entendit-elle dans son dos.

Serrant les dents, elle progressa encore d'un pas, puis d'un autre. Le bord de la crevasse semblait reculer au fur et à mesure qu'elle avançait. Elle oscilla un instant mais se reprit aussitôt.

— Vous avez fait la moitié, l'encouragea le guide qui avait d'emblée décelé les hésitations de la jeune femme.

A cet instant Jennifer commit la faute de regarder vers le bas. Le gouffre lui sembla d'autant plus vertigineux que l'ombre en dévorait le fond. D'un seul coup elle se sentit inexplicablement suspendue entre ciel et terre ; la sueur inonda son visage et lui piqua les yeux.

— Avancez, avancez, vous avez presque fini, Madame !

Comme elle ne bougeait pas, oscillant doucement sur place, Jeff cria à son tour :

— Vas-y ! Tu as fait la moitié !

— Je...Je suis coincée.

— Coincée par quoi ?

— Je ne sais pas...Tout se bloque.

— C'est idiot voyons, tu as déjà fait ça cent fois.

A pas précautionneux, le guide s'était rapproché du tombant, l'œil à tout.

— Faites un pas en avant, Madame ; un seul pas et tout repartira, vous verrez !

Ce n'était pas la première fois qu'il avait à faire face à ce genre de situation et il n'était pas vraiment inquiet. Plutôt attentif.

— Mais bouge, bon sang ! s'énerva Jeff. Fais comme il te dit: un pas en avant.

Mais Jennifer n'entendait plus ; c'était comme si ses genoux n'existaient plus, comme si ses jambes étaient devenues deux échasses à la raideur de bois. Et ce cœur qui s'affolait et pilonnait sa poitrine sur un rythme d'enfer.

— Jennifer, tu gèles sur pied ou quoi ?

Elle avala sa salive avec difficulté ; tout s'était mis à tourner devant elle, le guide, la moraine proche, Jeff, la passerelle, la crevasse.

— Attends ! Ne bouge pas j'arrive !

Jeff marcha vers l'échelle posa le pied dessus. Il eut le temps de faire les trois premiers pas avant d'entendre le hurlement du montagnard :

— Noooooon ! Pas à deux sur la passerelle ! Retournez Monsieur ! Retournez !

Il s'immobilisa net en entendant le premier craquement. Un grincement plutôt. Le métal ployait sous leur deux poids accumulés.

— Reculez, Monsieur ! Reculez ! vociférait le guide.

Mais Jeff n'entendit que le cri de la jeune femme lorsque la mince passerelle se plia en deux et versa sur le côté. Halluciné, il vit Jennifer filer vers le bas comme aspirée par le vide avant de sentir le gouffre s'ouvrir sous ses pieds ; il perçut le long hurlement qu'elle poussa en s'enfonçant comme une torpille folle dans la crevasse. Le guide s'était d'instinct laissé tomber en arrière, les deux pieds solidement enfouis dans la poudreuse, attendant le choc.

Trois secondes d'enfer.

Jeff voyait la paroi de glace filer de plus en plus vite avec ses arêtes tranchantes comme des sabres. Il y eut un choc brutal suivi d'un immense cri, puis un second choc, atténué. Les parois translucides et bleutées dérapaient à toute vitesse devant ses yeux horrifiés. Sa compagne n'avait poussé qu'un cri bref ; le sol neigeux se précipitait vers lui.

Epouvanté, il ouvrait la bouche pour hurler à son tour lorsqu'une violente secousse lui coupa le souffle. Il sentit qu'il se balançait comme un yo-yo. L'élasticité de la corde de rappel sans doute.

Le fond de la rimaye dansait à peine deux mètres plus bas que lui. Il resta un instant abasourdi, sans réaction, suspendu entre ciel et terre par la corde de sécurité avec l'impression douloureuse que sa colonne vertébrale venait d'être cassée en deux. Lorsqu'il leva les yeux il repéra l'anorak rouge de Jennifer qui oscillait comme un pendule sept ou huit mètres plus haut que lui, râpant la paroi glacée.

— Jennifer ! appela-t-il. Jennifer !

Le corps se balançait. Inerte.

Sur le glacier, la traction sur la corde de rappel avait été d'une telle puissance que le montagnard avait creusé un profond sillon dans la neige fraîche avant de s'immobiliser à toucher le rebord de l'à-pic. La corde avait scié ses moufles et le sang coulait de ses paumes que le froid figeait aussitôt.

Au fond de la rimaye, Jeff déboucla son harnais et se laissa tomber. Deux mètres, ce n'était pas grand-chose d'autant qu'il s'enfonça presque jusqu'aux genoux dans la poudreuse que rien n'était jamais venu tasser.

— Jennifer ! cria-t-il, éperdu.

Et les parois répétèrent le nom d'écho en écho.

— Ma jambe ! Ma jambe, Jeff !

Elle était blessée certes, mais il fut infiniment soulagé d'entendre la voix de sa compagne.

— Oooh ? Oooh ? Tout va bien ?

La tête du guide se dessinait sur le ciel immensément bleu.

— Ma femme semble être blessée...Je n'ai rien...Il faudrait la remonter.

— Impossible. Impossible de la remonter seul. Ne bougez pas !

L'homme disparut donner du mou à la corde. Quelques secondes plus tard Jennifer chuta brusquement d'un mètre ce qui lui arracha un nouveau hurlement. Elle descendit ensuite par à-coups et Jeff la prit dans ses bras avant qu'elle ne touche la neige.

— Ma jambe, Jeff, ma jambe...

Elle haletait, le visage tordu de souffrance ; il la posa le plus délicatement possible au sol.

— Quelle jambe ?

— La droite, je ne peux plus la bouger...Nooooon ! N'y touche pas. Laisse-moi ! Laisse-moi !

La chute lui avait arraché ses lunettes et il vit que des larmes maintenant gelées avaient coulé le long de ses joues.

— Ooooh ! Ooooh ! Ça va ?

Jeff attendit que l'écho se soit estompé pour répondre au guide:

— C'est sa jambe ; je crois qu'elle est cassée.

L'homme poussa un juron particulièrement salace.

— C'est bon, je vais appeler les secours !

— Mais il vous faudra des heures.

L'homme haussa les épaules et disparut sans répondre. Moins d'une minute plus tard il portait l'inévitable émetteur à ses lèvres.

— Dupraz ? Dupraz ? Ici Massepain, tu me reçois ?

Les liaisons étaient toujours incroyablement claires à cette altitude et la réponse vint presque aussitôt de la vallée.

— C'est Dupraz ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Un pépin ! J'ai un pépin !

— Toi, un pépin ?

— Et pas qu'un peu !

Au fond de la crevasse Jeff effleura à travers la cagoule les lèvres de Jennifer d'un baiser rassurant. Elle tremblait de tous ses membres et le froid n'avait rien à y voir.

— J'ai mal, Jeff... Ohhh, j'ai si mal.

— Mais si tu ne bouges pas ?

— Quand même... J'ai sûrement la jambe cassée.

— Le guide est parti chercher du secours.

Elle pressa son visage contre l'anorak de son compagnon.

— J'ai dû heurter la paroi.

Enlacés tous deux, ils restèrent un long moment sans rien dire et soudain la jeune femme reprit avec un petit rire douloureux.

— Est-ce que tu n'as pas dit "ma femme" ? Est-ce que je t'ai entendu dire ma femme ?

— J'ai dit ça moi ?

— Oui, tu as dit ça. Et même que l'écho l'a répété.

Il la serra plus fort.

— Alors c'est que ça doit être vrai.

— Tu sais, tu n'avais jamais prononcé ces mots là avant et...

— Et quoi ?

Elle tressaillit d'un coup et poussa un faible cri.

— Jennifer ?

— ?

— Je vais aller chercher tes lunettes elles ont dû tomber pendant ta chute. Jennifer ?

Comme elle ne répondait toujours pas, il s'écarta d'elle:

— Mais... qu'est-ce qui se passe ?

La jeune femme écarquillait les yeux, fixant la paroi bleutée. Son visage exprimait une telle épouvante que Jeff se retourna brusquement.

— Eh bien quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Là ! Là ! Regarde... un bras !

Jeff sentit son sang se glacer. De la paroi qui leur faisait face émergeait le bras pétrifié d'un homme ; une sorte de fourrure dans laquelle s'étaient agglutinés une myriade de glaçons qui scintillaient comme des éclats de diamant l'enveloppait totalement. Les doigts, tannés par le froid s'étaient recroquevillées en prenant une vilaine couleur verdâtre.

Le cœur au bord des lèvres, Jeff se redressa avec lenteur, son cerveau refusant d'admettre ce que ses yeux lui révélaient. Il s'approcha, pataugeant avec lenteur dans la neige molle. Parvenu à quelques pas de la paroi lisse il finit par discerner le visage noirci de l'homme englué dans la glace, ses yeux révulsés, sa bouche tordue en un rictus en forme d'horrible sourire.

— Nom d'un chien...

Le reste du corps se diluait progressivement dans l'ombre bleue et maléfique.

— C'est... c'est un cadavre, Jennifer. Il est pris dans la glace !

Il contemplait encore le hideux visage lorsque la voix du guide lui parvint:

— Ne vous affolez surtout pas: les secours arrivent !